



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage
sur www.lesnouveauxauteurs.com

Auteur : Hélène BASSOFF

Titre : Passage des trois soeurs

Genre : Roman

EXTRAIT

MIRA

Si Joseph était le seul mâle de la tribu Solovitch, Mira, elle, était la seule fille chez les Lebowski, arrivée comme un miracle dix ans après une série rapprochée de trois solides et beaux garçons.

Le père et les trois frères se sont sentis immédiatement attendris, protecteurs et émerveillés lorsqu'ils se sont penchés sur la petite princesse portée fièrement et triomphalement par une mère épanouie, Nina Lebowski née Gayer, à Cologne, en Allemagne, dans une famille de médecins bien établis.

A l'époque déjà lointaine de sa vie à Cologne, la vie s'écoulait on ne peut mieux pour Nina qui était sur le point d'épouser un garçon bien sous tous rapports dont elle était, en prime, éperdument amoureuse.

Seulement voilà, comme il est bien connu que "la vie n'est pas un long fleuve tranquille", et c'était déjà vrai au siècle dernier et depuis fort longtemps d'ailleurs, le fiancé de Nina est lui-même tombé éperdument amoureux d'une actrice de théâtre, une saltimbanque qui passait par là, pas plus jolie que Nina, mais avec une oeillade aguichante et prometteuse que les Gayer avaient omis d'enseigner à leur fille, et le fiancé subjugué laissa là sa famille, ses amis, ses plans de carrière, et dans la foulée sa promise, pour devenir saltimbanque lui aussi et partir avec la troupe de comédiens à travers le pays, grisé d'amour et de liberté.

Nina s'alita immédiatement, bien décidée à se laisser dépérir plutôt que d'affronter, en plus de sa douleur, les regards moqueurs ou compatissants des amis.

Après intense cogitation familiale et médicale, il fût décidé que la jeune fille avait besoin de changement d'air et de distractions.

Les Gayer avaient des cousins à Paris. Nina partit donc soigner son mal d'amour à Paris, indéniablement la ville la mieux indiquée au monde pour ce genre de thérapie.

Thérapie qui s'avéra on ne peut plus efficace, puisqu'elle y rencontra son mari dans le mois qui suivit.

Il était ouvrier, personne n'est parfait, mais beau, désinvolte, drôle, maîtrisant parfaitement la valse et le tango, et il aimait les femmes, toutes les femmes, si bien qu'à trente cinq ans, il n'avait pas encore choisi la femme de sa vie, en vertu du fait que choisir c'est renoncer.

Il est tombé en arrêt devant la belle et languissante Nina, que les cousins français bien inspirés avaient emmenée se distraire dans une guinguette des bords de Marne un dimanche après-midi de printemps.

Cet admiratif arrêt a signé le destin d'Henri Lebowski, car si lui était d'un naturel indécis et nonchalant, Nina, elle, savait exactement ce qu'elle était venue chercher à Paris, et il n'était pas question de rentrer bredouille à Cologne.

Sous le regard admiratif d'Henri, la belle Nina sortit instantanément de sa léthargie,

telle la Belle au bois dormant sous le baiser du prince charmant.

Elle est sortie de sa léthargie et a immédiatement pris les choses en main, les choses d'une façon générale et Henri Lebowski d'une façon particulière.

Trois mois après, ils étaient mari et femme pour le meilleur et pour le pire.

C'était une mésalliance. Une mésalliance évidente et criante.

La fille d'un médecin juif allemand avec un ouvrier fourreur juif polonais ! Il n'était pas question de ramener ça tel quel à Cologne. Le jeune couple s'installa donc à Paris pour une durée indéterminée qui dura toute leur vie.

Grâce à l'énergie de Nina et à l'argent du père de Nina, Henri Lebowski passa vite d'ouvrier fourreur à patron fourreur.

Nonobstant, cela fut, cela resta, et cela sera toujours une mésalliance qui perçait de façon indécente dans les mille et un détails du quotidien, et c'étaient autant d'aiguilles qui perçaient à leur tour l'âme trop sensible de la belle Nina.

Pourtant, Henri avait fait des efforts surhumains.

Il parlait maintenant le Français non plus avec un accent yiddish, très vulgaire, mais avec l'accent allemand, tellement plus distingué, il savait ouvrir la porte et s'effacer devant son épouse, tirer la chaise et l'aider à s'asseoir. Il s'assurait avec vigilance, s'il s'asseyait en croisant les jambes, que ses chaussettes fussent assez hautes pour qu'aucun centimètre de sa peau poilue n'apparut entre le bas du pantalon et le haut des chaussettes, il luttait de toutes ses forces pour ne pas s'endormir à l'Opéra, et avait même renoncé à tremper sa tartine beurrée dans le café au lait du matin, ce qui était, vous en conviendrez, une preuve d'amour irréfutable.

Nina reconnaissait sa bonne volonté, mais ne pouvait s'empêcher de hocher la tête plusieurs fois par jour d'un air désabusé devant cette évidence: il manquait à Henri la classe naturelle de ceux qui ont grandi au sein même de la culture allemande, ceux qui sont tombés dedans à la naissance.

Ah! Oui, Nina payait cher ce mariage "coup de tête", ce mariage "sauve-moi du déshonneur", avec un beau garçon, certes, mais qui, malgré ses efforts, ne parvenait pas à se débarrasser complètement des stigmates laissés par ses origines prolétaires.

Aussi, dès la naissance de Mira, que toute la famille n'appelait plus que "la princesse", Nina se jura d'éviter cette erreur à sa fille.

Evidemment, elle n'évita rien du tout.

Pourtant, Mira avait reçu l'éducation adéquate.

Elle accompagnait ses parents à l'opéra, prenait des cours de danse et de piano, ne parlait pas la bouche pleine, et lorsque sa mère l'initia à la cuisine, elle lui apprit à ne pas y mettre les mains, même pour les boulettes de viande hachée qu'il fallait former entre deux cuillères, ce qui exigeait un sérieux entraînement.

Lorsque Mira devint une jeune fille, Nina entreprit l'éducation sexuelle de sa fille, ce qui était très avant-gardiste pour l'époque, et cela se résuma en une seule et unique phrase mais qui disait l'essentiel "ma petite fille, sache que les hommes sont des cochons, tous, et que seules, les filles de joie prennent du plaisir au lit." Voilà. Débrouille-toi avec ça.

Mais Nina n'avait pas fait sa fille toute seule, telle est la dure loi de la génétique, et Mira avait hérité de son père un certain sens de la dérision et un esprit très indépendant.

Comme rien n'échappe aux enfants, elle voyait bien que tous les reproches, les remarques, les "Henri je t'en prie!..." exaspérés de sa mère glissaient sur son père sans entamer sa bonne humeur, sans éteindre l'étincelle d'humour qu'il avait toujours au coin des yeux, et plus grande, elle comprit à des petits riens que son père n'avait pas vraiment renoncé à son amour des femmes en général, qu'il avait, en dehors de la maison, d'autres compensations, d'autres joies, d'autres centres d'intérêt, et bizarrement, elle en fût toute heureuse.

Sans jamais en parler, une complicité s'était installée entre Henri et sa princesse.

Ils se retrouvaient quelquefois seuls dans la cuisine au petit matin, et avec des sourires retenus, avalaient goulûment des tartines de pain frais qu'ils faisaient patauger dans le café au lait.

Aussi quand Mira, à seize ans, âge terrible entre tous dans les relations mère-fille, amena Joseph à la maison, elle savait exactement que son père serait discrètement fou de joie, et sa mère bruyamment désespérée.

Il était évident que Joseph ne soupçonnait même pas l'existence de la fameuse culture allemande.

"Mais maman, plaيدا Mira, je l'aime, tu dois comprendre, il ressemble à papa, il faut croire que nous avons les mêmes goûts toi et moi!"

Nina se tourna vers son mari:

- Henri, fais quelque chose, ta fille est bien trop jeune pour se marier!

- Ninotchka, c'est l'amour, jubila Henri, on ne peut rien contre ça, tu ne voudrais pas que notre princesse soit malheureuse à cause de nous! Allons ma chérie, souris donc, nous l'éduquerons ce garçon....Tu sais si bien faire ça !

Et Henri prit immédiatement Joseph sous son aile à l'atelier de fourrure. Ninotchka ne s'en remit jamais vraiment, elle avait tant rêvé pour sa fille...

Pourtant, Mira était très heureuse entre son père et son mari. Joseph était capable, et très vite, Henri l'aida à se mettre à son compte.

Les deux garçons, Simon et Alexandre, sont nés très vite, et Mira se consacrait à leur éducation.

Elle avait hérité de sa mère d'être une parfaite maîtresse de maison.

Nina lui demandait régulièrement d'un air dramatique: "Es-tu heureuse ma pauvre petite fille chérie?"

Et Mira se délectait d'un "Joseph est un garçon merveilleux, je ne pouvais pas trouver mieux maman, même au lit..."

Mais là, la mère n'écoutait plus, elle paniquait et demandait très vite: "et les enfants?"

Ca va les enfants?"

Mira ne mentait pas, tout était pour le mieux dans sa vie, sauf peut-être la famille de Joseph qui la détestait... Mais bon, elle ne les aimait pas non plus.

Et puis honnêtement, entre elle et elle, Mira connaissait bien l'origine de cette haine. Avec le recul, bien des années plus tard, elle n'était plus très fière de cet épisode, mais il faut comprendre se disait-elle, j'avais seize ans et c'était déjà dur de présenter Joseph à ma mère, alors toute la famille Solovitch réunie! Surtout la mère et la grand-mère qui avaient l'air d'être arrivées de Kiev la veille au soir... Clara et son mari, oui, eux ils étaient possibles, Régine aussi... à la rigueur, mais la petite Jeanne qui ne ressemblait à rien...

Guénia Solovitch, avait déjà entrepris de se confectionner une robe pour le mariage de son fils, en rognant sur ses heures de sommeil. Elle avait ressorti de la vieille malle venue de Kiev d'antiques dentelles avec lesquelles elle espérait agrémenter une robe noire toute simple.

Elle s'étonnait auprès de son fils que la famille de la jeune fille ne l'aie pas encore invitée pour faire connaissance.

"Ca viendra, ça viendra" répondait distraitement Mira aux questions de son fiancé, lequel fiancé était loin de se douter que pour les Lebowski, il n'était pas seulement pauvre, il était aussi orphelin. Et oui! Mira, devant la panique d'une invitation, avait lancé "pas d'invitation, il n'y a pas de parents! Et n'en parlez surtout pas à Joseph, ça lui fait trop de peine..."

Et comment faire maintenant avec la mère bien vivante qui se préparait une robe minable?

Mira l'avait joué très fine.

Chaque jour, elle montait chez Joseph et racontait en douce à sa future belle-mère comment toute la famille viendrait d'Allemagne pour le mariage, bien en avance, au diable les frais d'hôtels, car un grand couturier se chargeait d'exécuter les robes sur mesure de toutes les femmes, et les habits de cérémonie de tous les hommes!

.....

Commentaires Comité de lecture Citoyen

annelaureD, 24 ans

« une fois plongé dans ce roman, on arrive plus à s'en séparer » Coup de cœur ! note : 9/10

claudineC, 49 ans, fonctionnaire

« Une incursion dans un passé tourmenté par la guerre , des personnages attachants, et une fin émouvante » note 7/10